

« X »

Philippe Bertrand

Volume 32, numéro 6 (192), décembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, P. (1990). « X ». *Liberté*, 32(6), 47–48.

PHILIPPE BERTRAND

«X»

Un reflet dans l'onde. Un regard même. Fracassé. Livide et fracassé.

Au delà, dans la ville, une certaine conscience — in-nommable — pas possible, taraude l'homme aux manières bizarres pétri d'humanité. On le surnomme et on rit de son regard embarrassé. Embarrassé par son incapacité à faire fi des irrévérences les plus choquantes... «... *Je détestais le vendredi, tu sais, quand je devais prendre le car pour retourner à la maison... Je n'entendais que leurs mots; leurs voix, surtout leurs voix — jeunes et cruelles. J'évitais leurs regards autant que je pouvais. Merde, rien n'est plus dur que de devoir toujours baisser les yeux....*»

Ce dont on veut bien encore se souvenir, c'est de ses petits mots de politesse à lui, de ses petits sourires qui quelquefois engendraient sottement la suspicion; la pire: la railleuse.

Il s'appelle... ou plutôt s'appelait... «... *Tu sais, c'était la première fois que je l'entendais, ce mot-là. Ça surprend tout d'abord. On ne le comprend pas. Je veux dire qu'on se demande pourquoi on vous le balance comme ça sans prévenir. C'est un mot presque chantant. On me l'avait collé dans le dos comme — une ventouse...*» Le seul nom, qu'on lui connaissait aujourd'hui, c'était Jésus. D'ailleurs son emploi coutumier entérinait la définition argotique jusqu'à l'imposer seule et unique parmi d'autres malgré tout plus usuelles.

Maintenant, on le regrette; comme si le regret était rece-

---

vable chez ceux-là mêmes qui hier se gardaient bien de le défendre... «... Il y a quelque temps, dans la rue, j'ai reçu un coup... Je n'ai vu que sa nuque dans la foule, sa nuque insolente, oui, sa nuque et ses grands bras battant l'air dans une mimique blessante. Je me rappelle aussi ces cris bizarres qu'il poussait... J'ai eu mal durant des heures...» Certains soirs, en proie à un terrible dégoût des autres, il lui prenait l'envie de se tailler les veines dans la rue, d'expurger ainsi en public son corps de cette différence qu'il lui avait fallu un jour accepter.

Ses impulsions funestes s'arrêtaient au moment où il songeait à l'ami étranger qu'il avait rencontré à Marseille. Ce dernier, de dix ans son cadet, lui apportait de la tendresse qui, dans les plus noirs moments, devenait valeur inestimable... Et puis, un jour: le trop plein. L'infini désarroi d'un amour que certains qualifient d'anormal...

«... Tu sais, ne pense plus à moi. Jette mon fardeau. Et s'il est certain que je te fais mal, tu as le droit de m'en vouloir puisque tout ce que tu m'as donné, je te l'ai pris avec avidité. Moi, que t'ai-je offert, sinon mon âme délabrée? Oublie-moi sans hésitation. Oublie-moi.»

Un jour, c'est cela, un visage sur l'onde. Le sien. Gris comme un peu de cendre froide.

Ce serait, selon les dires du voisinage, à cause d'une histoire de mobylette. Une sale histoire... Facile.

Le feuillet reposait sur l'herbe près de la rive.

---

Membre du comité de rédaction de la revue française *Taille Réelle*, Philippe Bertrand a publié dans *XYZ*, *Noir et Blanc*, etc. Il prépare présentement un recueil de chroniques.